

ONTOLOGIE DE LA PAIX

Antoine KOUAKOU

Maître de Conférences au Département de Philosophie

Université Alassane Ouattara de Bouaké

RÉSUMÉ

La Paix a toujours été une quête permanente des hommes qui, confrontés à des situations de crise (guerres, conflits, différends), sont tenus, en vertu des bienfaits de la coexistence pacifique, de rechercher les mécanismes de pacification. Et aujourd'hui où, plus que jamais, l'humanité est en proie à une kyrielle de conflits, la Paix demeure une denrée rare, un trésor introuvable au sein de nos sociétés. Cette situation, qui témoigne tout à la fois du caractère transcendant de la Paix et de l'inhumanité des hommes, oblige à la conversion des cœurs par une culture de valeurs éminemment éthiques (telles que l'amour du prochain, la tolérance, le droit à la différence, vivre pour autrui, etc.) ainsi qu'un retour au culte divin. L'espérance d'un monde pacifié dépend de cette double exigence ontologique et théologique.

Mots-clés

Autrui, conflits, éthique, être, guerre, humanité, paix.

ABSTRACT

Peace has always been a constant quest of men who, faced with crisis situations (wars, conflicts, and disputes) are required under the benefits of peaceful coexistence, peace-seeking mechanisms. And today where, more than ever, humanity is facing a myriad of conflicts, peace remains a rare commodity, a treasure unfound in our societies. This situation, which shows at once the transcendent character of the Peace and the inhumanity of men, requires the conversion of hearts by a culture of highly ethical values (such as love of neighbor, tolerance, the right to difference, living for others, etc.) and a return to divine worship. The hope of a peaceful world depends on this double ontological and theological requirement.

Keywords

Others, conflicts, ethics, being, war, humanity, peace.

INTRODUCTION

Tous les Concepts ou Mots, qui entrent ordinairement dans le commerce des hommes, sont loin d'être des inventions creuses. Avec la linguistique d'ailleurs, il est reconnu que le signifiant (en l'occurrence le mot) renvoie à un signifié (la représentation mentale ou l'idée qu'on se fait du mot en question), en sorte que tout mot traduit, dans le vécu quotidien, soit une réalité donnée soit une attitude précise. C'est, sans nul doute, dans cette optique qu'il nous faut saisir cette idée : « *La paix, ce n'est pas un vain mot, c'est un comportement* »¹. Cette pensée de celui qui est considéré comme fondateur de la République de Côte d'Ivoire est riche en méditation. Que recèle-t-elle ? L'évoquer, dans le cadre d'une réflexion sur l'ontologie de la Paix, nous donne, d'ores et déjà, à penser qu'une approche essentielle du concept de Paix n'est possible que par une analytique du *Dasein*, c'est-à-dire simplement par une question sur l'homme qui, ex-sistant, peut donner à voir, par son insistance dans le monde, une conduite hautement appréciable. S'il en est ainsi, comment comprendre que les hommes arrivent à sortir de la ligne droite de l'existence paisible ou harmonieuse ? Serait-ce parce que l'homme est une réalité en soi conflictuelle, sinon portant la marque de l'ambiguïté à la fois faste et néfaste ? Ou alors faudrait-il saisir la rupture avec le temps de quiétude de par l'évocation de ce que *Thanatos* dominerait toutes les réalités humaines ?

De toute évidence, le regard porté sur l'histoire de l'humanité donne à comprendre que la Paix et la Guerre entrent dans une relation dialectique. Un tel état de fait semble suggérer qu'il est incontournable de penser l'une sans l'autre. De là, naît la pertinence d'une réflexion en direction de l'être de la Paix : comment cerner la réalité onto-logique de la Paix ? Se traduirait-elle dans une simple absence de troubles, de conflits sinon de guerres ? Ou alors, est-elle la marque intrinsèque de l'existant humain en son être effectif ? En somme, que dire de la Paix en tant que telle ? Ne se manifeste-t-elle que par son autre ? Sinon, ne demeure-t-elle qu'un simple idéal d'être ou d'existence ? À bien y voir de près, l'examen de ses interrogations n'impose-t-il pas les prolégomènes à l'avènement de la Paix ?

I.- PHÉNOMÉNOLOGIE DES CONFLITS DANS LE MONDE CONTEMPORAIN

Comment penser l'ontologie de la Paix sans une approche phénoménologique de la Guerre ou des Conflits se présentant toujours comme son autre versant ? Nous sommes ainsi dans la logique

heideggérienne selon laquelle l'ontologie n'est possible que comme phénoménologie. Ainsi qu'il le dit si bien, « *la phénoménologie est la manière d'accéder à et de déterminer légitimement ce que l'ontologie a pour thème. L'ontologie n'est possible que comme phénoménologie* »². Dans la mesure où l'Ontologie a pour thème majeur la question de l'Être, il faut en déduire que c'est par l'approche phénoménologique des conflits contemporains que pourra venir au jour ce qu'est la Paix comme telle. Par ricochet, si l'Ontologie n'est possible que comme Phénoménologie, l'actuation du Concept de Paix passe par la saisie directe et intrinsèque des phénomènes de conflits. Avant d'élucider ces conflits ou guerres, commençons par questionner le terme «phénoménologie». Qu'est en effet que la Phénoménologie ?

Dans ce mot, sonnent deux termes à savoir **phénomène** et **logique** (*logos*). L'unité conceptuelle exprime ainsi, littéralement, le discours sur les phénomènes, sinon l'étude scientifique et rigoureuse de ceux-ci. Or à quels phénomènes avons-nous affaire, sinon ceux relatifs aux conflits. Néanmoins, nous n'aurons pas à faire une étude scientifique (exprimons-nous ainsi, ne serait-ce que pour contenter des esprits scientifiques) des conflits dans le monde contemporain. En lieu et place d'une telle orientation, d'un tel discours, il s'agira, à partir d'un regard projeté sur l'au-jour-d'hui de notre monde, d'aller droit, au cœur des conflits, en en dégagant les significations fondamentales. Disons ainsi que ce que vise la méthode phénoménologique, c'est « *manifestement quelque chose qui, d'abord et le plus souvent, ne se montre justement pas, qui, à la différence de ce qui se montre d'abord et le plus souvent, est en retrait, mais qui est en même temps quelque chose qui fait essentiellement corps avec ce qui se montre d'abord et le plus souvent de telle sorte qu'il en constitue le sens et le fond* »³. L'approche phénoménologique a ceci d'intéressant qu'elle cherche toujours à lier au phénomène son au-delà, à déterminer, derrière ce qui est là, visible, l'invisible qui le soutient.

Sur la base de cette orientation, Phénoménologie se saisit nécessairement comme l'observation et la description des choses, ici, contextuellement, des conflits. Cette vision qui nous plonge sur le terrain, sur les champs de bataille où, observateurs avisés, nous voyons se dérouler lesdits phénomènes, n'est-elle pas, en soi, scientifique ? L'affirmation selon laquelle «il n'y a de science que d'expérience», est une réponse éloquente. N'est-ce pas en cela que l'une des figures emblématiques de la Phénoménologie, Edmund Husserl, réduisait le souci d'ériger *la philosophie comme science rigoureuse*⁴ en la recherche phénoménologique ? Si donc, bien souvent, les spécialistes des autres sciences humaines ou sociales se prévalent de scientificité, en reprochant au philosophe ses spéculations, cela témoigne simplement

d'une certaine méprise. Le philosophe, en réalité, n'imagine rien : tout comme le savant, il observe, émet des hypothèses, construit – mentalement les faits à la seule différence que le physicien par exemple expérimente en laboratoire – avant de théoriser ou de conceptualiser.

Et comment circonscrire, en sa vérité, notre monde à partir du regard phénoménologique ? Notre *au-jour-d'hui*, s'il fallait le situer ou en dégager le site époual, est à cheval entre deux siècles : les XX^e et XXI^e siècles, époques respectives où se sont déroulées les deux grandes guerres mondiales, et où se déroulent les grands conflits de par le monde. Comment alors l'identifier autrement que comme siècle de guerres ? C'est bien pourquoi Jan Patocka pouvait s'y exprimer en ces termes : « *Les guerres du XX^e siècle et le XX^e siècle en tant que guerre* »⁵. Si le XX^e siècle s'est manifesté comme le temps des guerres, nous sommes toujours, c'est-à-dire au jour de maintenant, dans la logique du même, si tel est que dans toutes les contrées du globe, ont lieu d'interminables conflits ou guerres. On pourrait même le dire, il y a, à l'époque contemporaine, une exacerbation de la violence multiforme, indiquant clairement la résurgence de la barbarie humaine.

Des conflits sociaux aux génocides, en passant par les nombreuses actions terroristes, ainsi que les guerres de religion exprimées dans le *fondamentalisme*⁶, etc., nous sommes, sans conteste, de plain-pied dans l'ère de la barbarie. Tout bien considéré, en effet, « *nous entrons dans la barbarie. Certes ce n'est pas la première fois que l'humanité plonge dans la nuit. On peut même penser que cette aventure amère lui est arrivé bien des fois et c'est la gorge serrée que l'historien ou l'archéologue relève les traces d'une civilisation disparue* »⁷.

Analysons ce constat d'Henry Michel. Il est mis en opposition deux phases de l'humanité, à savoir la barbarie et la civilisation. Et parce que l'ère actuelle est supposée être celle de la civilisation, il n'y a point de doute sur le fait que ce retour à la barbarie est le témoignage d'un oubli de la civilisation, d'une régression de l'humanité. Aussi et surtout, cette régression est-elle l'expression d'une crise généralisée. Nous sommes, convient-il de le relever, en un temps de crise et d'écroulement. Et « *l'affirmation selon laquelle nous sommes en proie à une crise n'a guère besoin de preuve. Chaque jour les journaux nous parlent d'une crise nouvelle, et l'on peut aisément voir que toutes ces petites crises quotidiennes sont des parties ou composantes de l'unique grande crise, la crise de notre temps.* »⁸

Il est tout à fait évident que l'époque contemporaine se déroule sous fond de crises généralisées. Partant de la crise légendaire israélo-palestinienne, la crise syrienne, en passant par « *le Printemps arabe* »⁹ de

bouleversement sociopolitique et culturel, de même que les tensions de guerres froides orchestrés par la Corée du Nord, les nombreuses crises qui se perpétuent sur le continent africain (crise libérienne, sierra-léonaise, angolaise, etc.) ; sans occulter, en ce qui concerne notre pays, la crise armée ivoirienne, et, tout près de nous, la crise malienne. En somme, une kyrielle de conflits traverse et menace le monde.

Aujourd'hui en effet, il est unanimement établi que le monde entier est dirigé par le langage de la violence plutôt que par l'arme de la discussion. Les uns et les autres préfèrent se justifier par la violence des armes. Ce faisant, toute la société mondiale se déroule sous fond de conflits. Ainsi que l'exprime Denis Maugenest, « *la société civile est en effet une société conflictuelle. Entre tous les acteurs sociaux, ce n'est pas l'harmonie qui prévaut spontanément, mais bien une cacophonie* »¹⁰. Ici, la cacophonie dont il est question est celle du crépitement interminable des armes (en Afrique), celle de l'effondrement des tours jumelles, aux États-Unis, le onze septembre deux mille un (11/09/2001), celle de l'invasion du Koweït et de l'anéantissement de ce dernier par les États-Unis devenus les gendarmes du monde. Ainsi, le monde entier est devenu discorde : plus de concorde, car la corde unificatrice, harmonieuse est à jamais rompue !

Comment, devant ce constat de crises généralisées, ne pas soutenir, pour paraphraser Héraclite, que « *la guerre est le père de toutes choses* » ! Si la guerre semble gouverner le monde contemporain, s'il nous est donné de voir, au quotidien, que la logique de la violence impose son dictat, il demeure fondamental de reposer la question appréhendée par Albert Einstein et Sigmund Freud : « *Pourquoi la guerre ?* »¹¹ Autrement dit, comment élucider la propension humaine à la barbarie ? Qu'est-ce qui, en fin de compte, motive les hommes à entrer en conflit les uns contre les autres ?

En portant un regard sur l'être-homme, ne nous est-il pas d'ores et déjà signifié en lui le motif fondamental qui l'*ex-pose* et le *pro-pose*, sinon le propulse à la violence ? Faisant appel à Sigmund Freud, comment invoquer autre chose que l'instinct de destruction, foncièrement dominant en chacun de nous ? Pour Freud, en effet, s'il faut ainsi comprendre les choses, c'est que « *les conflits d'intérêt surgissant entre les hommes sont donc, en principe, résolus par la violence* »¹². À bien y voir de près, les violences qui se manifestent entre sujets, et qui trouvent leur extension à travers les États, par les explications armées, constituent une forme de négation de violence intérieure comme possibilité de son apaisement, mais aussi et surtout comme expérience de son effectivité. En plus, tout le nœud de la question réside dans la divergence des intérêts.

Il s'ensuit alors que la propension humaine aux guerres est rendue manifeste par l'aspiration humaine à la domination, à la destruction. La volonté de puissance, comme l'a si bien exprimée Friedrich Nietzsche, est la détermination intrinsèque de l'homme, que dire de l'homme véritable, manifesté dans le Surhomme. Il y a, de ce point de vue, une certaine dynamique de l'affrontement dans la mesure où chacun, chaque individu, chaque État nourrit toujours le désir d'asservissement, d'assujettissement ou d'anéantissement de l'autre. Ainsi, « *c'est encore la violence, toujours prête à se tourner contre tout individu qui lui résiste, travaillant avec les mêmes moyens attachés aux mêmes buts* »¹³. Aussi est-il perceptible qu'au fond, sinon en toile de fond de cette manifestation de puissance, de la volonté de puissance, se trouve la gloire ou une certaine soif d'héroïsme. Aux dires de Julius Evola,

*« le principe général auquel il serait possible d'en appeler pour justifier la guerre sur le plan de l'humain, c'est l'héroïsme. La guerre, dit-on, offre à l'homme l'occasion de réveiller le héros qui sommeille en lui. Elle casse la routine de la vie commode et, à travers les épreuves les plus dures, favorise une connaissance transfigurante de la vie en fonction de la mort. L'instant où l'individu doit se comporter en héros, fut-il le dernier de sa vie terrestre pèse, infiniment plus, dans la balance que toute sa vie vécue monotonement dans l'agitation des villes »*¹⁴.

Il faut ainsi comprendre que c'est parce que les occasions de déploiement de la violence offrent aux hommes un moment unique et intense quant au sens à donner à leur existence qu'ils font les guerres ou s'adonnent aux conflits. Cela ne manque pas de les valoriser ni de traduire le bien-fondé desdits conflits relativement à la transformation du monde. Disons alors, avec Nietzsche, qu'en l'homme, mieux en l'héroïsme « *se manifeste des impulsions sans lesquelles l'humanité se serait relâchée et aurait pourri depuis longtemps* »¹⁵. Mais, cet héroïsme bouillonnant, tel qu'il se manifeste sur les champs de bataille, au travers des soldats enragés, ne témoigne-t-il pas d'un avoir-à-être et donc d'un manque d'être consolidé par l'aveuglement quotidien orchestré par le maximum de biens ou le plus-de-l'Avoir ? À ce niveau, nous sommes loin de l'option exprimée par Erich Fromm : « *Avoir ou être : un choix dont dépend l'avenir de l'homme* »¹⁶. En d'autres termes, rapporté aux guerres ou conflits, l'avenir de l'humanité n'admet pas d'alternative : il se joue uniquement sous le jeu de l'Avoir dans l'oubli total de l'Être. Et c'est le même Erich Fromm qui, écrivant *La Passion de détruire*¹⁷, semble signifier expressément que l'humanité contemporaine, en congédiant l'Être, ne peut qu'emprunter la voie de la destruction, elle-même symbolique de l'envahissement de l'étant ou du maximum de l'Avoir.

Lorsqu'on essaie donc de questionner ces crises, lorsqu'on se

questionne soi-même, on doit comprendre que si « *le nombre des guerres civiles a fortement augmenté au cours des 40 dernières années, comme cette période a été marquée par un développement économique sans précédent au niveau mondial* »¹⁸, le fondement intrinsèque s'origine dans la quête de l'Avoir. Ce fondement dévoile lui-même le souci majeur des hommes à s'approprier des ressources jugées essentielles au plein épanouissement des nations, et dont la rareté constitue, de plus en plus, une source de conflits. D'ailleurs, pour les nations du tiers-monde, un tel souci de conquête de ressources rares ne manque pas de mettre les communautés humaines en constante opposition. Cela, est-il besoin de le mentionner, fait que « *toute société est confrontée au problème de la violence. Quelle que soit la prédisposition génétique des hommes, l'éventualité que certains aient recours à la violence pose un problème majeur au groupe. Aucune société ne résout le problème en éliminant purement et simplement la violence : au mieux, la violence pourra être endiguée et gérée* »¹⁹.

Gouverner la violence, la gérer au mieux, comment est-ce possible pour des hommes affamés, en manque du minimum vital à partir duquel une certaine quiétude pourrait se saisir d'eux ? Que faut-il faire d'autre, sinon les interpeller ? Cela veut dire qu'il est nécessaire de les appeler à réorienter leur regard, et ainsi les détourner de l'Avoir au profit de l'Être. Ce retournement de regards est la condition fondamentale de juguler la violence, car de toute évidence, la violence n'engendre que la violence, le plein-avoir, la possession de plus en plus des biens matériels ne saurait créer une existence harmonieuse. Ne suffit-il pas d'ailleurs d'observer les pays industrialisés, hyper développés, à l'image des grandes puissances mondiales, telles la France, surtout les États-Unis ? Principalement, avec ces derniers et surtout au regard des nombreux attentats terroristes dont ils font l'objet, « *il paraît évident que la croissance n'a pas constitué un remède efficace contre le déchaînement de la violence interne* »²⁰. Contrairement donc à l'hypothèse de la surabondance matérielle ou du progrès économique comme possibilité d'extinction de la violence, c'est l'effet *boomerang* qui surgit.

On doit bien se rendre compte : l'époque contemporaine, jalonnée de crises, de conflits ou de guerres, dont particulièrement les deux grandes guerres mondiales, est en mal d'être. Cette misère ontologique constitue l'un des effets pervers de la mondialisation qui est abusivement synonyme de développement technico-scientifique et économique. Ainsi qu'en témoigne Rüdiger Zafranski,

« nous vivons une ère de mondialisation, aucun doute là-dessus. Depuis la bombe atomique, une communauté mondiale vit sous la même menace (...) Le potentiel d'arme nucléaire rend possible le suicide collectif de l'humanité et une dévastation planétaire. On peut

disposer de la vie sur le globe. Les guerres ne sont plus seulement régionales, ni menées par les seuls États. Un pouvoir décuplé des États ou un terrorisme aux bases étatiques mouvantes, étroitement lié à la criminalité, opère à l'échelle mondiale, et tente de s'approprier des armes de destruction massive »²¹.

Sous cette menace multiforme et permanente, la Paix n'apparaît-elle pas comme un trésor au cœur de l'humanité ?

II.- LA PAIX, UN TRÉSOR AU CŒUR DE L'HUMANITÉ

L'image qu'offre le monde contemporain, à savoir qu'il est jalonné de guerres, de crises ou de conflits, donne à penser la Paix comme un véritable trésor. Mais, qu'est-ce véritablement qu'un trésor ? Le Trésor ne se saisit-il pas, en général, comme une pierre précieuse qui se caractérise singulièrement par sa rareté ? Tout bien considéré, en effet, le Trésor est à la fois vital, mais introuvable, car n'étant point à la portée de tous. Comment la Paix pourrait-elle se présenter comme un trésor, alors que les hommes, aux prises à d'innombrables conflits, en ont nécessairement besoin ? Serait-ce la fragilité de l'existant humain qui impose son retrait ? Ou alors faudrait-il comprendre la «trésoreté» de la Paix en tant que bien ou valeur transcendant la réalité humaine ? En somme, la Paix ne serait-elle pas comparable à l'être, en sa détermination héraclitéenne, comme aimant son propre retrait ?

La réalité de la Guerre ne peut qu'engendrer l'éclipse de la Paix. Cela revient à dire que Paix et Guerre ne sauraient co-exister. Leur nature divergente et même contradictoire invite à saisir que la présence de l'une signifie l'absence de l'autre. Encore qu'aujourd'hui, c'est-à-dire dans le présent de l'humanité où se décèle la survivance de la Guerre, la Paix, au rebours, ne brille, sinon ne peut briller que par son absence. « *La paix et la violence ne peuvent pas habiter la même demeure* »²². Essayons d'analyser de plus près cette assertion : «La paix et la violence ne peuvent pas habiter la même demeure». Questionnons en direction de la Demeure. Demeure désigne un espace, renvoie donc à un lieu, un site ou à un domaine bien précis. Et durant les guerres, ne constatons-nous pas que le domaine de prédilection de la violence est et demeure le «feu». Feu de la fureur des armes, la Guerre est l'absence de sérénité, de quiétude, car elle in-quiète et elle est l'inquiétude par excellence. Elle vient nous arracher de la familiarité quotidienne en bouleversant toute chose, en sorte que dans son déploiement, elle vient à arracher toute assise pour ne laisser place qu'au déracinement.

En somme, pendant la guerre, advient le «le sans-lieu» ou le «non-lieu». Elle est la mise hors-demeure. Écoutons, à ce propos,

Ngoupandé :

« On résumera en disant qu'il y a crise d'une société donnée, d'une communauté humaine donnée, lorsque celle-ci en arrive à une situation de blocage dans tous ces compartiments : économique, politique, morale et relations sociales, etc. (...) Les phénomènes de crise sont donc des situations tout à fait exceptionnelles de blocage généralisé, des situations à partir desquelles les communautés concernées peuvent régresser irrémédiablement »²³.

Pour toute communauté humaine parvenue à ce stade de blocage généralisé et qui, par là même, peut connaître le déclin, n'est-ce pas là l'expression du «non-lieu» donnant lieu au tout est permis ! Or, le site de la Paix, ne le voyons-nous pas d'ores et déjà aux antipodes de l'état de guerre ? La demeure de la Paix est le paisible, le joyeux, c'est-à-dire l'espace de séjournement où l'homme, accordé aux choses et événements de son monde, est dans la quiétude ontologique. La Paix, pourrait-on ajouter, installe l'homme à demeure ! Parce que la réalité existentielle est traversée par l'harmonieux, son être entier se laisse envelopper par la sérénité. Quand on est en paix, dans une paix totale, à nulle autre pareille, rien, ni de l'extérieur ni de l'intérieur, ne peut être source de perturbations.

C'est pourquoi il semble tout à fait pertinent d'affirmer que la demeure de la Paix est le joyeux. Joyeux est l'essentiel convoqué lorsque, des moments de troubles ou de guerre, naît un traité de paix, une cessation effective des hostilités sur toute les lignes de fronts. Il suffit simplement, au soir d'une longue et dévastatrice guerre, quand est annoncée sa fin et donc l'avènement de la Paix, de porter un regard sur les manifestations de joie de toute une nation, de tout un peuple. Combien dire que la Paix est une attente, quelque chose d'espéré !

À l'image d'un trésor difficile à trouver, mais espéré, la Paix ne serait-elle pas une réalité transcendante, un bien hors de portée des humains ? Ils ne peuvent que la rencontrer sinon la maintenir que par la bienveillance du Destin, de la Nature sinon de la Divinité. *La Paix* d'Aristophane, telle qu'explicitée à travers le genre théâtral, semble exprimer cette vérité : « Décidé, après dix ans de guerres, à exiger des dieux qu'ils renvoient sur terre la paix, un paysan athénien, Trygée monte au ciel à cheval »²⁴. Méditons l'expression « monter au ciel ». Le ciel est, par opposition à la terre, ce qui est haut, sinon situé au-dessus, dans les firmaments. Y rechercher la Paix revient à dire que sur terre, il demeure impossible aux hommes de l'obtenir par leur seul effort. On pourrait même pousser la réflexion encore plus loin en affirmant qu'au milieu des hommes, ou sur terre, la Paix reste fragile, éphémère. C'est du firmament, en latin *firmamentum*, signifiant appui, soutien, lui-même dérivé de *firmare*, « rendre ferme », que « Pax » devient ce qu'elle est véritablement, pour ne pas dire durable !

Y parvenir, de ce point de vue, exige, de la part des humains, de la transcendance de soi, c'est-à-dire de la possibilité de sortir de leurs sphères profanes et coïncider ainsi avec le sacré. Ils se doivent de faire des sacrifices, au sens étymologique de «*sacrum-facere*» (faire le sacré). Aussi, est-il qu'ils doivent rompre avec la finitude de leur être-là immédiat pour correspondre avec l'infini ou, ce qui revient au même, demeurer dans l'ouvert de la Présence. Dès lors, il demeure clair ce qui suit : «*Avant même d'être un don de Dieu à l'homme et un projet humain conforme au dessein divin, la paix est, avant tout, un attribut essentiel de Dieu : «Yahvé paix». La création qui est un reflet de la gloire divine aspire à la paix. Dieu crée chaque chose et toute la création forme un ensemble harmonieux, bon en toutes ses parties (Genèse 1,4)»²⁵. Demeurer dans la Paix, demeurer dans la demeure même de la Paix ne revient-il pas à correspondre avec cette harmonie du monde ? «*Si nous sommes en guerre avec nos parents, notre famille, notre société ou notre église, il y a vraisemblablement une guerre en nous-même aussi. Donc notre travail de base doit être de revenir à nous-même et de créer l'harmonie entre ces éléments* »²⁶. L'exigence fondamentale, pour toute réalité humaine, demeure donc de coïncider avec son univers et singulièrement avec la réalité divine.*

De cette façon, est-ce de ces cœurs désarmés, purifiés, voire paisibles que pourra s'élever le regard humain vers le ciel, comme pour implorer le dispensateur de toute paix, c'est-à-dire aussi le seul être capable de faire taire, par sa toute-puissance, toutes les armes en ces termes : «*Ô Hilolômbi, Ô Batupék, Ô Nyamiè, Ô Awuradè, Ô Nkosi, Ô Nzambé, Ô Lago ! Ô Nyuè Kéli ! Ô Yahvé ! Par tous tes noms sacrés, j'appelle ton regard d'amour sur mon peuple dispersé en doutes frissonnants !* »²⁷ Toute créature humaine, de quelque langue ou origine que ce soit, ne peut qu'invoquer Dieu, au cœur de cette existence tourmentée par les guerres.

À l'analyse, tout revient à dire, ici précisément, que «*la paix se fonde sur la relation première entre chaque humain et Dieu, une relation caractérisée par la droiture.* »²⁸ La droiture humaine ou l'exigence de justice voire de charité, prédispose au séjour bienheureux. Comment alors, de par sa fragilité, l'homme peut-il l'embrasser ou la rencontrer pour en faire une expérience concrète ? Si, «*à n'en pas douter, l'invisible est le noyau central à partir duquel s'organisent les choses humaine* »²⁹, ainsi que nous l'exprimions à travers le caractère transcendant de la Paix, comment la réalité humaine peut-elle véritablement être apte à faire advenir ce trésor autrement que par le recours au Transcendant lui-même ? Mieux, comment l'homme peut-il trouver ce trésor au regard des imperfections liées à sa nature, si ce n'est que par sa constante tension vers l'Infini ?

Certainement parce que la Paix est le secret des dieux, elle échappe aux hommes et, immanquablement, «*nous vivons dans un monde*

troublé, et malgré les discussions constantes à propos de la paix, la paix nous manque »³⁰. Que dire de la précarité ou de la fragilité de l'existence humaine ? L'homme, qu'est-il en réalité sinon un être limité, fini, c'est-à-dire aussi imparfait dans sa conduite même. Cela se laisse entrevoir par l'envie, la jalousie, l'égoïsme et la cruauté des hommes. L'histoire de Caïn et Abel³¹, relatée par le Livre des livres n'est-elle pas une éloquence ? La fragilité humaine ne s'explicite-t-elle pas encore et surtout dans ce qu'on pourrait appeler le relâchement ontologique auquel tout *Dasein* est exposé ? Comme le mentionne John Donne,

« variable, et donc misérable condition de l'homme : à cette minute, j'allais bien et je vais mal à cette minute (...) ô, misérable condition de l'homme qui n'a pas été dessinée par Dieu car étant lui-même immortel, il avait placé une braise, un rayon d'immortalité en nous dont nous aurions pu faire une flamme, mais que nous avons éteinte par notre premier péché : nous nous sommes ruinés en recherchant de fausses richesses et rempli de vide en recherchant un faux savoir. »³²

Contextuellement, il nous faut affirmer que par le fait de sa fragilité, l'homme a laissé s'échapper la Paix : la demeure paisible de départ s'est vue sapée dans ses fondements mêmes, pour cultiver l'espace conflictuel. Parodiant la Bible, il n'a pas su rentabiliser le talent à lui confié ; non plus, il n'a pu préserver, par manque de soins, le joyau paradisiaque. En somme, il a perdu le trésor qui lui a été confié.

Au regard de cette situation, reconnaissons, avec Johann Christophe Arnold, « la paix en tant que cause sociale »³³. Parvenu à cette vérité, comment pourrait-elle ne pas faire l'objet de recherches permanentes ou d'une conquête ? Véritable trésor au cœur de l'humaine en sa tragique condition, la Paix doit être recherchée. Elle dévoile sa nécessité dans l'existence tourmentée des hommes d'aujourd'hui. Il n'y a donc point de doute : « Le besoin de paix crie au ciel. C'est un des désirs les plus poignants du cœur. Donnez-lui le nom que vous voulez : harmonie, sérénité, unité, solidité mentale ; ce désir est là en chacun d'entre nous. Personne n'aime les problèmes, les maux de têtes, le chagrin, chacun désire la paix – d'être libéré de l'anxiété et du doute, de la violence et de la division. Chacun désire la stabilité et la sécurité. »³⁴ Devant cette exigence ontologique, qu'y a-t-il à faire sinon que de dégager les voies et moyens pour l'advenue d'une cité de paix ?

III.- PROLÉGOMÈNES À UNE CITÉ DE PAIX

La démarche entretenue dans l'analyse nous aura montré que la Guerre, aujourd'hui, est devenue une réalité incontournable dans le quotidien des hommes. Aussi, le déploiement multiforme de la violence

rend-il presque inexistante la Paix, qui semble s'être retirée de l'existence concrète des hommes. Bien plus, parce que nous en sommes arrivés à la logique hobbesienne de « la guerre de tous contre tous », la flamme lumineuse en l'homme l'invite à l'assagissement, au risque d'occasionner l'anéantissement de l'espèce humaine. C'est bien ce qui donne sens à penser les conditions de possibilité d'une cité paisible. En des termes spéculatifs, il importe de panser les plaies horribles de la violence et des conflits, surmonter ce négatif afin de rendre positive la quête de la Paix, mais aussi et surtout la réalisation d'une cité ou d'un espace d'accomplissement joyeux des hommes. Comment s'y prendre alors ?

La réalité sociale ou mondiale, se déroulant dans un contexte de pluralité, ne serait-ce pas dans le respect de la diversité que toute assise véritable pour une cité de paix devra être articulée ? Les guerres, on l'a vu, se déroulent ou naissent en fond de domination ou de négation de l'altérité. Dès lors, partir d'une éthique de l'altérité, en tant que soubassement inébranlable constitue le primat de toute initiative en faveur de la Paix. Qu'en est-il au fond ?

Une éthique de l'altérité, qu'est-ce à dire ? Celle-ci sous-entend la coexistence pacifique avec le prochain. Cela témoigne de ce que l'homme, animal politique par excellence, plus qu'un « *Mitsein* » est un « *Miteinandersein* ». Ces expressions heideggériennes reviennent à dire, qu'au-delà de la simple rencontre des hommes – toutes choses qu'imposent le contexte de mondialisation –, ceux-ci doivent communier. Communier, cela n'est possible que lorsque le « je » et le « tu » arrivent à créer un cadre commun, un espace unique de communication, de convivialité. En cela, s'interdit le « Je » ou jeu de la différence voire de l'indifférence. On ne se pose donc plus la question levinassienne suivante : « *Mon être-au-monde ou ma « place au soleil », mon chez-moi, n'ont-ils pas été usurpation des lieux qui sont à d'autres déjà par moi opprimés ou affamés, expulsés dans un tiers-monde : un repoussé, un exclu, un exilé, un dépouillé, un tué* »³⁵ ?

En réalité, ce souci levinassien n'a de sens que dans le contexte d'une existence conflictuelle, au sein de laquelle a lieu la dialectique de la domination et de la soumission. Et d'ailleurs, dans un certain contexte de guerre où l'on peut s'exprimer en termes de « vainqueurs ou de vaincus », nous dit Rousseau,

« la guerre n'est... point une relation d'homme à homme, mais une relation d'État à État dans laquelle les particuliers ne sont ennemis qu'accidentellement, non point comme hommes ni même comme citoyens, mais comme soldats ; non point comme membres de la patrie, mais comme ses défenseurs. (...) À l'égard du droit de conquête, il n'a d'autre fondement que la loi du plus fort. Si la guerre ne donne

point au vainqueur le droit de massacrer les peuples vaincus, ce droit qu'il n'a pas ne peut fonder celui de les asservir »³⁶.

Cela signifie que même en situation conflictuelle, doit être reconnu à l'autre un certain nombre de droits, principalement le droit de survivre qui est un droit à la vie, expression de la dignité humaine. Or, à ce niveau de l'advenue d'un espace commun, n'est-ce pas « l'entre-nous » qui se joue, à savoir qu'il n'y a plus d'une part le Je et de l'autre le Tu. Non plus, n'existe le chez-soi ou le chez-moi : c'est le règne du chez-nous où il fait bon vivre, surtout en un village planétaire qui est bel et bien le nôtre.

Dans ce village planétaire, la part-belle faite à l'autre montre que les diversités humaine se saisissent non plus comme des adversaires ni des ennemis, mais bien plutôt comme de simples amis. C'est donc reconnaître, selon Tanella Boni, que « *tout commence par le visage de l'ami. Et il faut pouvoir aller plus loin, beaucoup plus loin, vers le visage de tous les humains, subissant le même sort, la « malemort ». Passer d'un visage singulier aux liens unissant un humain à un autre habitant de la planète, semble être la seule chance à saisir aujourd'hui »³⁷. Notre existence présente ne nous offre en réalité qu'une seule alternative : reconstituer l'humanité défigurée en redorant le blason de la coexistence harmonieuse. Et la voie idéale demeure l'Amour.*

En ce sens, « *s'interroger sur quel chemin mène vers une patrie (...) amène tout naturellement à réfléchir sur la qualité de l'amour qui nous anime et nous fait vivre au quotidien en tant que citoyen »³⁸. C'est par le feu mystique de l'Amour que des hommes ou des Nations, hier ennemi(es), peuvent aujourd'hui, dans l'oubli de leurs différends et différences, parvenir à se réconcilier, se donner ainsi la main pour voir à nouveau rallumé le feu du vivre-ensemble. Alors, il va de soi que nous avons à nous indigner contre cette humanité haineuse, vengeresse et intolérante. Cette indignation est, au fond, un cri contre nous-mêmes qui sommes, plus que jamais, devenus inhumains, incapable d'agir authentiquement, sinon de donner sens à notre existence autrement que par les armes.*

Ajoutons par ailleurs que l'unique et véritable chance à saisir, pour notre époque encline à la violence, aux guerres et aux déchirements fratricides, c'est de considérer l'inviolabilité de *l'alter ego* quel que soit son statut socio-politique, sa religion, sa couleur, etc. Cette exigence, à bien la scruter, invite à pousser plus loin la logique de l'être à proximité de l'autre, fondatrice de l'éthique de l'amitié, et circonscrite dans un contexte dialogique. Ce faisant, se manifeste la logique du « *für-sein* » exigeant que nous vivions pour l'autre. En ce sens, il peut bien être possible sinon réel d'édifier une cité de la Paix.

Comment, à partir de cette éthique de l'altérité, elle-même fondée sur une éthique de l'amitié, ne pas éduquer les consciences au bien-fondé d'une telle cité ? En réalité, la Paix, dans la mesure où elle demeure un bien précieux et rare, doit faire l'objet d'une culture et pourquoi pas d'un culte, tel que l'aurait institué Félix Houphouët-Boigny. Que recèle l'éducation à la Paix ? Dit autrement, à quoi renvoie la culture de la Paix ? Éduquer à la paix, c'est apprendre aux hommes qu'il est nuisible d'opter pour la voie de la violence, alors même qu'en tant que doués de langage, ils peuvent, par le biais d'une éthique de la discussion, aller au dialogue et ainsi emprunter les chemins difficiles, mais combien profitables, de la non-violence. Immanquablement, cette éducation à la Paix devra s'appuyer sur la valorisation des pratiques adoptées par les grandes figures historiques de la non-violence, à l'image de Mahatma Gandhi, Martin Luther King et Nelson Mandela. Dans cette perspective, il apparaît clairement que l'éducation à la Paix a pour sens fondamental de remodeler les consciences en les amenant à adhérer aux idéologies de non-violence ou de paix, donc à cultiver la Paix.

Tout bien considéré donc, « *la notion de culture de la paix puise sa symbolique dans le fait qu'une paix durable n'est pas seulement l'absence de guerre, mais un processus dynamique fondé sur des principes démocratiques* »³⁹. Ces mots de Federico Mayo, repris par Patrice Vermeyer, insistent sur l'exigence de la Paix. Aussi, cette approche de la Paix dévoile-t-elle un élément essentiel à enseigner aux hommes : la Paix, authentiquement comprise, ne se réduit point à une simple absence de guerre ou de conflit. Qu'est-ce à dire ? Cet énoncé vient exprimer une autre idée de la Paix en tant que irréductible à l'extériorité paisible : elle est et demeure une exigence de l'être tout entier. C'est tout le sens de ce témoignage :

*« Nous pensons souvent que la paix est l'absence de guerre ; que si les pays puissants en Europe voulaient bien réduire leurs arsenaux, nous aurions la paix. Mais, si nous considérons sérieusement nos armements, nous voyons notre cœur – nos préjugés, nos craintes – et notre ignorance, même si nous transportions toutes les bombes sur la lune, les racines de la guerre et la raison que les bombes existent seraient encore dans nos cœurs et notre esprit et tôt ou tard, nous ferions de nouvelles bombes »*⁴⁰.

Il faut ainsi se rendre à l'évidence qu'il est fort possible de ne point entendre de crépitement d'armes dans le monde et cependant ne pas être en paix. La culture de la Paix révèle nettement que la Paix, mieux l'édification d'une cité de paix procède de chaque individu, du changement de mentalité de chaque homme. Pour Pasticher Federico Mayor, « *si c'est dans l'esprit des hommes que naît la guerre, alors c'est dans leur esprit qu'il faut la combattre* »⁴¹. L'enracinement de la cité de paix passe donc par la semence spirituelle des germes d'une paix dans le cœur des hommes.

Pour eux, en effet, « *la paix est donc, non pas un but de circonstance, mais un devoir être. C'est une idée qui commande l'instauration d'un nouvel état du monde, où la paix sera perpétuelle, c'est-à-dire universelle. Comment réaliser cette idée morale dans la politique ?* »⁴²

La transition n'est-elle pas toute trouvée pour faire appel au philosophe de Königsberg ? Comment ne pas aborder, ici précisément, telle que la question se trouve formulée, la problématique de la non-ingérence ? À ce niveau de notre démarche, dans un contexte de mondialisation ou de concert des Nations, faisons d'abord nôtres ces propos de Félix Houphouët-Boigny : « *Nous n'avons qu'un objet de haine : la guerre, qu'une seule obsession : la paix, la paix des cœurs, la paix sociale, la paix entre les nations* »⁴³. Comprendre ces propos, à la lumière de la problématique de la non-ingérence, exige des États le refus de la guerre. Comment en effet parvenir à une paix perpétuelle si des nations aiment toujours à faire l'option de la Guerre dans le règlement des différends qui les opposent à d'autres ?

Emmanuel Kant est sans hésitation sur ce sujet : « *Aucun État indépendant, (petit ou grand cela est indifférent ici) ne doit être acquis par un autre État à la faveur d'un échange, d'un achat ou d'un don. En effet, un État n'est pas (comme d'une certaine manière le sol qu'il occupe) un avoir (patrimonium). Il est une société d'hommes à laquelle personne d'autre que lui-même ne peut commander et dont personne d'autre que lui ne peut disposer* »⁴⁴. Si dans cette formulation kantienne (en son article 2), l'acquisition dont il est question ne définit aucune procédure de violence, elle amorce néanmoins la problématique de l'ingérence. Et c'est précisément en son article 5 que cette question est bel et bien énoncée en ces termes : « *Aucun État ne doit s'immiscer, par la violence, dans la constitution et le gouvernement d'un autre État* »⁴⁵. Dans le contexte actuel de la généralisation des conflits dans le monde, surtout dans un contexte négro-africain, même s'il nous est donné de voir que des États et Grandes nations étranger(es) interfèrent dans les affaires d'autres États en usant de la contre-violence dans le règlement d'interminables conflits, respecter cette prescription kantienne constituera, pourrait-on dire, la pierre angulaire de l'avènement de la Paix mondiale.

Il suffit simplement de porter un regard sur l'histoire contemporaine où, trop souvent, de Grandes puissances étrangères, singulièrement la France, les États-Unis et, dans une moindre mesure, la Grande Bretagne, au nom de la sécurité mondiale, elle-même masquée par d'intérêts mesquins, en viennent à l'annexion d'autres territoires du globe, ou à imposer ainsi, de l'extérieur, leur dictat dans le gouvernement de leurs peuples ! Tout se passe ici comme si, dans cette volonté d'ingérence où d'annexion, chacun venait à brandir la supériorité de son armée. D'où la préoccupation, non moins essentielle suivante : à quoi servent

les armées du monde, particulièrement celles des pays d'Afrique subsaharienne en proie aux guerres et rebellions de tous genres ?

Que répondre sinon ce qui suit : En fait « *l'histoire a donc fait de l'Afrique une poudrière de mille conflits potentiel. Pourtant, elle n'a pas connu d'embrasement général, comparable de ceux qui ont ravagé l'Europe à l'occasion des guerres mondiales* »⁴⁶. Les conflits, se déroulant particulièrement sur ce continent du globe se laissent saisir comme des phénomènes généralement absurdes. Comment comprendre que des armées, dont le sens intrinsèque est de servir ou de protéger, puissent parvenir à se dresser contre de pauvres citoyens sans armes pour se défendre, en vue de se servir et de tuer ? Quel sens assigne-t-on à une armée appelée à servir la cause de la Paix ou de la Sécurité dans les contrées chaudes du globe, et qui finissent par se dresser, à travers des actes de violence, de viols et de destruction, contre des personnes vulnérables ou déplacées internes ? Pourquoi ne pas leur assigner pour mission fondamentale de redressement de ces pays à travers la restauration des routes presque inexistantes, la construction de maisons pour les nombreux cas sociaux d'habitants de bidonvilles, etc. Sinon, soutenons avec Kant qu'« *avec le temps, les armées permanentes (miles perpetuus) doivent disparaître totalement. En effet, elles menacent de guerre d'une manière incessante (...) car elles sont prêtes à paraître toujours équipées à cette fin* »⁴⁷.

CONCLUSION

Au regard de tout ce qui précède, la méditation sur l'Ontologie de la Paix montre que l'époque contemporaine, plongée dans d'innombrables conflits en passe d'assombrir l'humanité tout entière, ne saurait ne pas faire de la quête de la Paix, la priorité des priorités. Ce besoin impérieux de paix, dévoilement de ce que ce trésor semble s'être à jamais retiré du milieu des hommes – tant la survivance de la Guerre ne lui donne aucune chance de se manifester – oblige le genre humain, non seulement à s'interroger sur son être tel, mais encore et surtout à demeurer dans l'ouvert de sa présence. Cette disposition intrinsèque est tout à la fois la main tendue vers le Très-Haut, dispensateur par excellence de toute paix durable, et exigence de transcendance de soi en vue de pouvoir exister dans une patrie de paix. Se transcender en vue de la Paix, c'est juguler *Thanatos* (instinct de mort) en nous, pour limiter le déploiement de la Guerre, sinon en apercevoir l'absurdité. N'est-ce pas en effet absurde de vouloir « crier à la guerre ! » quand nous ne sommes pas en accord avec les autres ? La transcendance de soi du sujet, dans cette perspective, consiste à ne pas vouloir la mort de *l'alter ego*, mais quel que soit l'objet de la discorde, à s'engager pour la sauvegarde de

sa vie à partir d'une concorde. Aussi, est-ce par la Tolérance que cette unité des êtres est réelle et vivante ; car « elle est la condition même de la vie parce que son contraire mène souvent à la mort ; elle est également la condition de la vie collective des communautés au sein desquelles nous vivons. La tolérance rend possible l'existence des différences ; les différences rendent nécessaire l'exercice de la tolérance »⁴⁸. La Paix, en sa réalité fondamentale, consiste alors en l'être-soi, à la capacité à lui donnée de s'enivrer d'unité intérieure et ainsi à pouvoir la répandre tout autour de soi et dans le monde. C'est bien ainsi que l'Ontologie de la Paix peut devenir *onto-logique* ou logos de l'être même.

NOTES

- ¹- Pensée du Premier Président de la République de Côte d'Ivoire, Félix Houphouët-Boigny. Cette pensée résume l'essentialité de son aspiration à la Paix !
- ²- HEIDEGGER (Martin).- *Être et Temps*, (Paris, Gallimard, 1986), §. 7, p. 63.
- ³- *Ibidem*, p. 62.
- ⁴- HUSSERL (Edmund).- *La philosophie comme science rigoureuse*, (Paris, P.U.F, 1981), p. 75.
- ⁵- PATOCKA (Jan), *Essais hérétiques*, (Paris, Verdier, 1981), p. 129.
- ⁶- Tendances religieuses conservatrices et intégristes qui s'appuient sur l'observance stricte des textes religieux.
- ⁷- MICHEL (Henry).- *La barbarie*, (Paris, P.U.F, 2004), p. 7.
- ⁸- STRAUSS (Léo).- *Nihilisme et politique*, (Paris, Payot et rivage, 2004), p. 86.
- ⁹- Référence faite au «Printemps des peuples de 1848» voir Révolutions en France, Italie, Pologne, Roumanie, etc., l'expression, «Printemps arabe», désigne un ensemble de contestations populaires violentes, qui se produisent dans de nombreux pays du monde arabes (Egypte, Lybie, Syrie, Maroc, etc.) à compter de Décembre 2010.
- ¹⁰- MAUGENEST (Denis sj).- *Gouverner la violence : Société civile et société politique*, (Abidjan, CERAP, 2005), p. 30.
- ¹¹- EINSTEIN (Albert) et FREUD (Sigmund).- *Pourquoi la guerre ?*, (Paris, Payot & Rivages, 2005).
- ¹²- EINSTEIN (Albert) et FREUD (Sigmund).- *Op. cit.*, p. 43.
- ¹³- *Ibidem*, p. 45.
- ¹⁴- EVOLA (Julius).- « *La métaphysique de la guerre* », Disponible sur le Web : <<http://WWW.theatrum-belli.com>>. p. 13. Consulté en Avril 2013.
- ¹⁵- NIETZSCHE (Friedrich).- *Le Gai savoir*, (Paris, C.F.L (Club Français du Livre), 1957), p. 69.
- ¹⁶- FROMM (Erich).- *Avoir ou être*, (Paris, Robert Laffont, 1976).
- ¹⁷- *Idem*, *La Passion de détruire*, (Paris, Robert Laffont, 1975).
- ¹⁸- BANQUE MONDIALE, *Briser la spirale des conflits : guerre civile et politique de développement*, (Paris, ARS, 2005), p. 17.
- ¹⁹- NORTH (Douglass G.).- *Violence et ordres sociaux*, (Paris, Gallimard, 2010), p. 35.
- ²⁰- BANQUE MONDIALE, *Op. cit.*, p. 17.
- ²¹- SAFRANSKI (Rüdiger).- *Quelle dose de mondialisation l'homme peut-il supporter ?*, (Paris, Actes Sud, 2005), p. 17.
- ²²- CONSEIL PONTIFICAL, JUSTICE ET PAIX, *Compendium de la doctrine sociale de l'église*, (Abidjan, Pauline, 2007), p. 257.
- ²³- NGOUPANDE (Jean Paul).- *Les racines historiques et culturelles de la crise africaine*, (Abidjan, UCAO, 2006), p. 12.

- ²⁴- ARISTOPHANE, *La Paix*, (Paris, LGF, 2002), 4^{ème} de couverture.
- ²⁵- CONSEIL PONTIFICAL JUSTICE ET PAIX, *Op. cit.*, p. 257.
- ²⁶- Thich Nhat HANH, Avant-propos de *Quête de la Paix* de Johann Christophe. ARNOLD, (USA, The Plough Publishing House, Éd. Numérique, 2012), p. VII.
- ²⁷- NYAMSI (Franklin).- *Dires à Dieu pour demain*, Abidjan, Balafons, 2012), p. 17.
- ²⁸- Conseil Pontifical Justice et Paix, *Op. cit.*, p. 257.
- ²⁹- MAFFESOLI (Michel).- *Le Réenchantement du Monde*, (Paris, PERRIN, 2009), p. 27.
- ³⁰- Thich Nhat HANH, Avant-propos de *Quête de la Paix* de Johann Christophe. ARNOLD, *Op. cit.*, p. VI.
- ³¹- Voir Genèse 4 qui relate l'histoire de deux frères, fils d'Adam et Ève. L'aîné, Caïn finit par assassiner son frère cadet sous le coup de la jalousie puisque Dieu a agréé l'offrande d'Abel.
- ³²- DONNE (John).- *Méditations en temps de crise*, (Paris, Payot & Rivages, 2002), p. 17-18.
- ³³- ARNOLD (Johann Christophe).- *Quête de la Paix*, USA, The Plough Publishing House, Ed. Numérique, 2012), p. II.
- ³⁴- *Ibidem*.
- ³⁵- LEVINAS (Emmanuel).- *Entre nous : Essais sur le penser-à-l'autre*, (Paris, Grasset et Fasquelle, 1991, p. 155.
- ³⁶- ROUSSEAU (Jean-Jacques).- *Du contrat social*, (Paris, U.G.F, 1973), p. 68-69.
- ³⁷- BONI (Tanella, « Le Visage de l'ami », Préface, (Paris, 2008) in NYAMSY, Franklin, *Dires à Dieu pour demain*, (Abidjan, Balafons, 2012), p. 9.
- ³⁸- OUATTARA (Saïdou Pierre).- *Quel chemin vers une patrie en Afrique ?*, (Abidjan, Éditions UCAO, 2006), p. 110.
- ³⁹- Mots de Federico MAYOR repris par Patrice VERMEYER « La Culture de la paix » in *Dictionnaire critique de la mondialisation*, (Paris, Le Pré aux Clercs, 2002), p. 273.
- ⁴⁰- Thich Nhat HANH, Avant-propos de *Quête de la Paix* de Johann Christophe, *Op. cit.*, p. II.
- ⁴¹- Propos de Federico Mayor à l'UNESCO, Mai 1998.
- ⁴²- VERMEYER (Patrice), titre de l'œuvre, *Op. cit.*, p. 274.
- ⁴³- *Séminaire du Bureau politique*, Yamoussoukro, 12 Juin 1973, WEB: <http://gnadou.com/citation/> consulté en Avril 2013.
- ⁴⁴- KANT (Emmanuel).- *Vers la Paix perpétuelle*, (Paris, Flammarion, 2006), p. 77.
- ⁴⁵- *Ibidem*, p. 79.
- ⁴⁶- DE GAUDUSSON (Jean Dubois) et GAUD (Michel), in *Afrique contemporaine numéro spécial: l'Afrique face aux conflits*, Janvier 1991, p. 2.
- ⁴⁷- KANT (Emmanuel).- *Vers la paix perpétuelle*, *Op. cit.*, p. 77-78.
- ⁴⁸- WALZER (Michael).- *Traité sur la tolérance*, (Paris, Gallimard, 1998), Michael WALZER, *Traité sur la tolérance*, (Paris, Gallimard, 1998), p. 10.

BIBLIOGRAPHIE

- ARISTOPHANE.- *La paix*, (Paris, LGF, 4^{ème} de couverture, 2002).
- ARNOLD (Johann Christophe).- *Quête de la Paix*, (USA, The Plough Publishing House, Ed. Numérique, 2012).
- BANQUE MONDIALE.- *Briser la spirale des conflits : guerre civile et politique de développement*, (Paris, ARS, 2005).
- BONI (Tanella), « *Le Visage de l'ami* » in NYAMSY, Franklin, *Dires à Dieu pour demain*, Préface, (Paris, 2008), 9-14 p.

- CONSEIL PONTIFICAL JUSTICE ET PAIX, *Compendium de la doctrine sociale de l'église*, (Abidjan, Pauline, 2007).
- DE GAUDUSSON (Jean Dubois) et GAUD (Michel).- (Dir.)- « L'Afrique face aux conflits » in *Afrique contemporaine numéro spécial*, 4^e trimestre, Janvier 1996.
- DONNE (John).- *Méditations en temps de crise*, (Paris, Payot & Rivages, 2002).
- EINSTEIN (Albert) et FREUD (Sigmund).- *Pourquoi la guerre ?*, (Paris, Payot & Rivages, 2005).
- EVOLA (Julius).- *La métaphysique de la guerre*, WEB, [http : //WWW.theatrum-belli.com](http://WWW.theatrum-belli.com). Consulté en Avril 2013.
- FROMM (Erich).- *Avoir ou être*, (Paris, Robert Laffont, 1976).
- HANH, Thich Nhat, « Avant- propos » in ARNOLD, Johann Christophe, *Quête de la Paix*, (USA, The Plough Publishing House, Ed. Numérique, 2012).
- HEIDEGGER (Martin).- *Être et Temps*, (Paris, Gallimard, 1986).
- HOUPOUËT-BOIGNY (Félix).- *Séminaire du bureau politique*, Yamoussoukro, 12 Juin 1973, Disponible sur le Web: <[http / /gnadou.com/citation/](http://gnadou.com/citation/)>, consulté en Avril 2013.
- HUSSERL (Edmund).- *La philosophie comme science rigoureuse*, (Paris, P.U.F, 1981).
- KANT (Emmanuel).- *Vers la Paix perpétuelle*, (Paris, Flammarion, 2006).
- LEVINAS (Emmanuel).- *Entre nous : Essais sur le penser-à-l'autre*, (Paris, Grasset et Fasquelle, 1991).
- MAFFESOLI (Michel).- *Le Réenchantement du Monde*, (Paris, PERRIN, 2009).
- MAUGENEST (Denis sj).- *Gouverner la violence : Société civile et société politique*, (Abidjan, CERAP, 2005).
- MICHEL (Henry).- *La barbarie*, (Paris, P.U.F, 2004).
- NGOUPANDÉ (Jean Paul).- *Les racines historiques et culturelles de la crise africaine*, (Abidjan, UCAO, 2006).
- NIETZSCHE (Friedrich).- *Le Gai savoir*, (Paris, C.F.L, 1957).
- NYAMSI (Franklin).- *Dires à Dieu pour demain : Oraisons d'une humanité révoltée*, (Abidjan, Balafons, 2012).
- OUATTARA (Saïdou Pierre).- *Quel chemin vers une patrie en Afrique ?*, (Abidjan, Éditions UCAO, 2006).
- PATOCKA (Jan).- *Essais hérétiques*, (Paris, Verdier, 1981).
- ROUSSEAU (Jean-Jacques).- *Du contrat social*, (Paris, U.G.F, 1973).
- SAFRANSKI (Rüdiger).- *Quelle dose de mondialisation l'homme peut il supporter ?*, (Paris, Actes Sud, 2005).
- STRAUSS (Léo).- *Nihilisme et politique*, (Paris, Payot et rivage, 2004).
- VERMEYER (Patrice).- « Culture de la paix », in *La Culture de la mondialisation*, (Paris, Le PRÉ Aux Clercs, 2002).
- WALZER (Michael).- *Traité sur la tolérance*, (Paris, Gallimard, 1998).